Enfin,
rompue la chaîne
de la mort...

Première grève de la faim au monde pour une autre télévision. Journal de bord...

© L'Harmattan, 1999
ISBN : 2-7384-7486-1

Maria KOLEVA

Enfin, rompue la chaîne de la mort...

Première grève de la faim au monde pour une autre télévision. Journal de bord...

L'Harmattan
5-7, rue de l'École Polytechnique
75005 Paris - FRANCE

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) - CANADA H2Y 1K9

REMARQUES DE DÉBUT

Tout texte qui est entre double parenthèse ((...)) est rajouté maintenant, le 18.12.1989, car je n'avais pas la force d'écrire ce que je pensais et savais. Je ne me tenais qu'aux faits, qu'à l'essentiel. Écriture minimale.

J'ai pris des mois pour taper ce livre. C'est mauvais pour le cœur, qui exige des exercices (maintenant), beaucoup d'exercices. Et puis, recopier ce texte, c'est faire encore une fois la grève...

Pour ceux qui ne trouveront pas le texte "suffisamment beau", je leur suggère de lire "Paroles tues ou Aimer à Paris en étrangère", un livre qui peut les rassurer ! Je sais écrire. Même si je le fais pour survivre. Je ne vis pas pour écrire ! La preuve : j'ai écrit ce livre parce que c'est nécessaire.

Comme l'est "Paroles tues ou Aimer à Paris en étrangère".

Je ne connais pas l'état de l'édition. L'état du cinéma me suffit.

J'adresse cette lettre d'excuses, aux puristes de la langue française et je souhaite à tous bonne lecture et bonne année.

Dix ans essentiels, uniques nous attendent.

M. Koleva

1er janvier 1991 Paris

Le 14 septembre, j'ai donné, en mains propres, sur les "Champs-Elysées", ce texte à Philippe Guilhaume, Président Directeur Général d'Antenne 2 et FR3.

Chers amis,

Je commence une *grève de la faim à partir du 15 septembre 1989* pour deux raisons :

1. Pour que la télévision passe *"JOHN, LE DERNIER OUVRIER SUR TERRE"*, long métrage, 1h20' (voir l'article dans "L'Humanité" du 10.03.1987, "Du cinéma de rêve"). Ça fait 30 ans qu'il n'y a pas eu un ouvrier français *d'aujourd'hui dans le rôle principal,* à la télévision.

2. Pour que la télévision passe la série de 7 films d'une heure *"LES LEÇONS DE THEATRE D'ANTOINE VITEZ"*. Ces films sont les seuls au monde où l'on voit comment l'acteur devient le personnage de la pièce (en même temps que l'on voit la vie des gens). On peut voir deux de ces films à la Bibliothèque Publique d'Information au Centre Beaubourg.

Les films sont français, *en français,* et Patrick Sportich qui joue "John" vient des terrils du Nord.

Chers amis, je vous fais confiance pour trouver comment m'aider et vous aider vous-même, pour voir autre chose à la télévision.

Réalisatrice : Maria KOLEVA ; 21, rue Daval, 75 011 Paris, tel : (01) 47 00 61 31, Métro Bastille.

((Puis je me suis souvenue de la galère du cinéma des Indépendants)).

Madame, Monsieur,

Je viens de terminer un autre long métrage : "Paroles tues ou Aimer à Paris en étrangère", mais je n'ai plus la force de sortir des films à Paris, dans une seule salle, sans pouvoir les montrer aux gens pour qui je les fais.

Je fais la grève de la faim :

1. Pour que la télévision accepte de montrer les films faits par les petits producteurs-réalisateurs, *sans* leur imposer une coproduction : je n'ai pas la vision des programmateurs mais celle des spectateurs.

2. Pour le droit de faire des films *en français.*

3. Contre le mépris pour n'avoir pas utilisé des millions de francs.

4. Pour avoir le droit de voir des films qui donnent à apprendre en même temps qu'ils procurent le plaisir d'un vrai film.

5. Pour que les idées françaises ne nous reviennent pas par des chemins détournés obligatoirement en anglais. (Voir la série : Actor's Studio, passée sur TF1 et qui n'est qu'une copie malconforme et triste des "Leçons de théâtre d'Antoine Vitez".)

6. Pour une moralisation du cinéma français :

a) Je n'ai pas honte d'avoir produit "John, le dernier ouvrier sur terre" pour 35 000 F.

b) Ni de honte d'avoir produit "Paroles tues ou Aimer à Paris en étrangère" pour 120 000 F.

c) Je veux prouver que la qualité des films dépend des idées, pas des effets spéciaux.

d) Je n'ai pas honte que mes acteurs aient l'accent du Midi ou du Nord. 98% des Français ont des accents. Et l'Europe sera l'Europe des accents.

e) Bref, je n'ai pas honte d'être pauvre et je suis heureuse de faire ce que j'aime.

7. Je veux partager ce bonheur avec ceux pour qui je fais les films. Mes films sont drôles et vraiment “élitaires pour tous”.

Au fond, même si je me suis beaucoup plainte, j'ai été bien heureuse à Paris. Maintenant, s'il faut mourir, pour que la dictature d'"Alphaville" ne s'installe pas, je le ferai.

Maria Koleva

P.S. : Si vous voulez voir les nouveaux films "John, le dernier ouvrier sur terre" et "Paroles tues ou Aimer à Paris en étrangère", je ne les cache pas, j'aimerais vous les montrer, mais il faut organiser une projection à partir du 15 septembre, quand je ne ferai qu'attendre la réponse des télévisions qui rime presque avec attendre la mort.

M. Koleva

Comme d'habitude, Guy m'a corrigé les fautes d'orthographe. Avec pour seul commentaire :

– C'est bien.

J'ai envoyé ce texte aux journalistes, aux responsables et aux quelques personnes que j'estime. A Vitez aussi.

Page blanche pour tous ceux qui ont vécu à Paris en 1989 et n'ont rien fait.

((Chacune et chacun de nous a un nom, une personne qui lui tenait à cœur… et qui n'a rien fait.))

1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.....

15 septembre 1989. C'est la conscience de faire une grève de la faim qui rend si difficile de ne pas manger. Toute la journée j'attends que quelqu'un m'appelle pour me demander quelque chose. Silence Absolu.

C'est vrai que jusqu'à 17 heures, je n'ai fait que sauter un petit-déjeuner et déjeuner. Mais hier, je me suis bourrée de raisin et j'ai mangé un "pita" ((un pain plein de légumes et de viande)). Alors, mon organisme a besoin de se reposer.

Le silence... Dans ce monde de performances et de surcroît à Paris, il faut que je sois plus maigre qu'à Auschwitz pour impressionner...

En plus, il faut que cela se sache. Donc la mort est assurée.

Et puis le téléphone sonne.

Le seul coup de fil depuis ce matin. Nous sommes... nous ne sommes rien du tout. Il est 18 heures.

C'est le fils de Badinter. Michel Toulouze lui a demandé de m'appeler. Ils s'occupent tous les deux d'une télévision par câble, "La Planète".

Au début, je n'ai pas entendu son nom. A la fin, j'ai redemandé s'il était bien le fils de son père. Il a dit : "Oui".

Je suis contente que Robert Badinter et sa femme aient un fils qui s'occupe de la diffusion des idées dans l'Audiovisuel.

Cette femme qui a donné la plus juste description à la télévision, de l'œuvre de Sade, me plaît. Elle ne m'a appris rien de plus que ce que je connais intuitivement. Mais elle a osé parler de Sade, comme je ne l'aurais jamais osé. J'avais essayé de le lire, après un document-témoignage sur les camps de concentration des femmes en Pologne, en 1944. J'ai eu mal à l'utérus de dégoût et de peur. Il n'y avait pas de différence. Ce n'était même pas moi, c'était mon organisme qui ne le supportait pas. En fin de compte, on est gagné par quelqu'un, seulement parce qu'il est plus fort, parce qu'il ose (dire les choses).

A Michel Toulouze, j'avais mis un petit mot, en lui envoyant l'information : "J'aime bien votre esprit libre, je vous ai entendu à la radio". C'est clair maintenant : il a trouvé un bon dos pour exercer son esprit libre. J'aurais voulu avoir le même.

Comment écrire dans ce cahier ?

Sur quelle ligne, il y en a tellement ?

Ça fait trois jours que je n'arrive pas à noter ma réponse à Serge qui me disait, jusqu'à me pousser vers cette grève qu'il fallait faire, j'en étais consciente mais je n'osais pas, il me répétait doucement :

– La génération de Godard, la Nouvelle Vague était une machine de guerre. Toi, tu ne fais rien.

Et ma réponse :

– Notre génération est une machine à mourir. Justement, parce que la leur était une machine de guerre. Nous n'avons ni notre revue, ni nos banques, ((pour être à l'aise dans le milieu)), ni rien. On est "raznotchinets" (le Tiers-Etat, à la Révolution Française, en 1789).

Je ne sais plus où je me suis arrêtée... Je suis *au cinquième jour* de la grève de la faim. Hier je me suis acheté un gros cahier, pour écrire. Je pensais que je n'aurais pas l'énergie de le faire. En voyant les petites lettres sur ce cahier d'école, tout le bonheur de parler avec quelqu'un, *à travers les traces* de ce qui m'arrive, m'est revenu. Quand on ne mange pas, tout devient transparent. Les mots et les gestes des gens, surtout. Je "sens" tout mot. Tout geste.

C'est avec le petit monsieur du deuxième étage, l'ouvrier de Normandie, qui a travaillé presque toute sa vie dans une usine d'armement à Saint-Cloud, que j'ai mis le drap devant mes fenêtres, de la rue Saint-Sabin. Il m'a apporté les clous. On les a comptés, on les a recomptés. Il me les a donnés. Quand il faut y aller, il faut y aller. Après, je l'ai mis sur le trottoir en face, pour qu'il me dise si le drap est droit. Pendant que moi, je glissais attentivement sur la corniche mouillée, pour le clouer au mur, devant mes deux fenêtres.

Pour lui, ça n'a pas d'importance que la dernière ligne de l'inscription ne soit pas visible d'en bas. "Grève de la faim, pour que la série de films : "Leçons de théâtre d'Antoine Vitez" et "John, le dernier ouvrier sur terre" passent à la télévision". Sans

"passent à la télévision", on ne comprend pas le but de la grève ! Il s'en fout ! Mais pourquoi ? Ah, oui, j'avais oublié ! Cet été, après une heure de confidences (il me racontait sa vie et je regardais les gros volumes de l'Encyclopædia Universalis dans la vitrine de son buffet), il m'avait dit :

– Je n'ai que deux ans d'école.

En fait, il ne sait pas lire. Et, une ligne de plus, une ligne de moins sur le drap, ne le gêne pas. Ce n'est pas sûr qu'il ait pu lire les "noms" des films. "Grève", c'est clair pour lui. Il en a fait certainement.

Le 15 septembre, quand je collais mon texte sur la porte de l'entrée, c'est un autre ouvrier, tout couvert de peinture, trapu, de mon âge peut-être, ou dix ans plus jeune, les ouvriers du bâtiment vieillissent si vite, qui a tendu ses deux mains, pour retenir les feuilles : deux mains à utiliser comme objets d'exposition dans le futur musée des "travailleurs manuels" de Paris, car "ouvrier" est devenu un gros mot maintenant. Ses ongles peuvent servir de catalogue artistique sur les différentes manières d'être cassés. Deux grosses mains, incroyablement abîmées, sur mes deux pages qui annoncent la grève de la faim.

Ces mains la justifient.

Retour en arrière.

MARDI, 12 septembre. Marinette nettoie mon couloir. Les toilettes aussi. Comme si elle entendait mes conversations téléphoniques. Elle prépare la maison pour la grève de la faim.

MERCREDI, 13 septembre, arrive mon ami suisse. Tout est propre pour lui. Je lui propose de faire avec moi, une mafia de l'intelligence. Il a été malade.

– Un virus – dit-il.

Il a un peu grossi et surtout, il est fatigué.

A Paris, il est toujours pris dans des réunions avec des responsables de la télévision. D'habitude, il ne me dit pas avec qui il a été. Aujourd'hui, il me dit, le visage plus serein:

– Je viens de la SEPT (La Société Européenne de Programmes de Télévision). On a eu une longue réunion.

Je ne lui dis rien. Je lui raconte l'Université de la Communication de Carcans-Maubuisson – 1989. Marcel Desvergne. L'homme-acteur, organisateur, créateur. Il est content. Et toujours reconnaissant qu'il y ait des gens bien qui marchent sur cette terre.

Il s'assoit devant la table de montage : il regarde le film ("Paroles tues ...") à son rythme. De temps en temps ferme les yeux. De temps en temps, sursaute de plaisir : quand c'est fort et très vrai. La fin arrive, deux heures plus tard. La première partie.

– Ma petite Maria, pourquoi veux-tu faire la grève ? Je croyais que t'étais plantée et que tu faisais la grève pour ça. Le film, par moments, est plus fort que "L'Etat de bonheur permanent". Je croyais que tu ne pourrais jamais aller plus loin... CE QU'IL FAUT FAIRE, C'EST DES FILMS.

– Non, si personne ne les voit, ((il faut faire des grèves !)).

– Mais ce film, tout le monde le verra.

– C'est parisien, peut-être... ((j'en ai tellement peur))...

– Non ! – il est outragé – Non, c'est l'amour et la politique qui passent par toi. C'est pour ça que c'est fort.

Je ne lui dis pas que depuis cinq ans, personne ne diffuse "L'Etat de bonheur permanent", ni en France, ni ailleurs. Sauf moi.

– Ma petite Maria – quand il me dit ça, je fonds – tu fais trop confiance aux gens, à leur capacité de comprendre. Ce sont des films intimistes, très beaux que tu fais. C'est très impudique. Très.

Il part, la copie sous le bras, (qui en fait est une malfaçon de laboratoire) pendant que je lui dis :

– Il ne faut pas écouter ce que dit la SEPT. Il faut exiger d'eux des faits. Passer les films à l'antenne. Les parisiens parlent si bien ! C'est ce qui leur reste après avoir censuré films, pièces de théâtre, romans. J'ai décidé de ne plus servir de faire-valoir aux orateurs, Le Lay, par exemple. Je l'ai fait dans un colloque

et je me suis fait avoir. Il a promis d'acheter des films aux Indépendants, il n'a rien fait. Mais grâce à moi et ses beaux yeux bleus, il a ému les professionnels, il a montré du cœur. Et c'était important pour lui. Il était en train d'acheter TF1.

Il comprend.

Pour une fois, je me suis tue, et je parle après qu'il ait vu "Paroles tues ou Aimer à Paris en étrangère".

– Ne fait pas ça – me dit-il bas.

Mais quelque part, il ne voit pas non plus d'issue.

Ce n'est pas si dur que je ne mange pas. C'est le poids social et psychique que porte l'appellation de ce jeûne : "grève de la faim " qui pèse.

Quand je l'ai dit à Georges, le "petit monsieur", comme l'appellent tous ceux de l'immeuble, il m'a arrêtée :

– Il faut prendre la vie comme elle vient, ma fille.

L'électricien de la cour ne vient toujours pas brancher au compteur, ma plaque chauffante allemande, très puissante. J'ai fait fondre toutes les prises. Elles sont peut-être du siècle dernier. Et maintenant, j'ai osé : je me suis lavée la tête à l'eau froide du robinet. (Je n'aurais jamais osé auparavant. Après Carcans, il y a deux semaines, où l'océan faisait 13 degrés, c'est peut-être possible. Mais l'eau salée ne m'a jamais fait du mal. Tandis que l'eau du robinet m'a toujours terrassée. On va voir.) Je m'installe lentement dans *l'économie* d'un camp de concentration : l'eau froide sans possibilité de prendre une douche, et jamais de nourriture. Seulement de l'eau : froide.

Nous sommes le **19 SEPTEMBRE 1989.** Mardi. Il est 12h50. Joël téléphone de Toulouse. Une voix plus claire que d'habitude.

– J'ai écrit quelques poèmes – dit-il à la fin de la conversation. Puis soudainement – J'ai réécouté la cassette de "France-Culture", l'émission avec toi, sur le cinéma, de l'été dernier... Je comprends mieux ce que tu disais... résister comme on respire...

Sa voix est bonne. ((Comme quand il parle à Sonia dans "Paroles tues...", au début quand il espère.))

– Je ne mange pas *depuis cinq jours*. As-tu vu la petite fille colombienne sous la boue, à la télé ? Avant de crever, c'est seulement avant de crever qu'ils écriront. Dix jours pour eux, c'est rien. 21 jours, la dégradation du cerveau commence au 21ème jour. Ils attendront 20 jours, certainement. ("Ils", qui "ils" ? "Ils" – comme dans les pays de l'Est. "Ils", le pouvoir que l'on n'aime pas ? Le pouvoir de l'information est-il devenu ici aussi puissant et tueur que celui du pouvoir politique de l'Est, avec les mêmes conséquences ?).

Le coup de fil de Joël m'a interrompue. Je ne peux plus me concentrer. Je regarde les nouvelles. Les images réelles du petit écran gênent toujours mes images mentales. Je vais jusqu'à la boîte pour poster ma lettre à la presse à sensations, comme ils disent. Peut-être était-ce bête de publier les positions antisémites d'Autant-Lara. Mais où sont les critiques de cinéma qui, s'ils existaient, devraient tout de suite analyser l'évolution du cinéma français dans les années 50, et trouver les racines de cette branche vaguement hautaine et méprisante pour tout ce qui n'est pas parisien ? Où sont à Paris les réalisateurs, qui sont venus d'ailleurs, racontent leur pays ? Où ?

Jean Eustache, je ne sais plus si c'est comme ça que l'on écrit son nom. Un homme du Midi, qui a fait le plus beau film sur le désarroi du Mâle parisien après mai 68, à travers "La maman et la putain". Film d'une longue irrigation comme la pluie après une longue sécheresse.

Qu'a-t-il filmé, après ce film ?

Rien. Jamais son pays du Midi, aussi longuement.

Personne parmi les producteurs parisiens ne lui a donné un sou pour faire ça. La quarantaine venue, à force de se plier à ce petit milieu parisien, il a fini par filmer le sexe des femmes par le trou de la serrure des toilettes publiques. Après quoi, il s'est suicidé.

Alors, Serge, machine de guerre, ou machine de mort, notre génération ?

Je sors aujourd'hui, il fait plus frais. Je mets la jupe, mes cheveux sont propres, j'ai l'air bien. Du “Bougnat”, en face, je vois le propriétaire de "La Rotonde" qui me regarde. Comme le bougnat, il est moustachu, mais moins, et comme lui, il est auvergnat. Je lui dis: “Bonjour”. Il me regarde. C'est tout. (Le “tout” dit lourdement).

Je poste mes lettres à "Globe" et à France-Télécom, je paye mon téléphone.

Je m'étais achetée une belle tasse ; s'il faut mourir, autant le faire dans la beauté. Je me suis permis une tasse noire (comme c'est la mode) avec du lilas à l'intérieur.

Je rentre dans le restaurant du bougnat, la tasse tendue.

Huguette, la patronne, se jette sur moi :

– La grève de la faim, c'est fini !

– Non, mais j'ai une plaque chauffante qui a fondu toutes les prises et maintenant, je n'ai plus d'eau chaude.

Le bougnat me sert tout de suite. Le propriétaire de “La Rotonde” dit quelque chose. Un ami à lui, le pastis en main, se jette sur moi, à la manière d'Huguette :

– Ne faites pas ça. Ce soir, je vous offre un dîner… – il attend la réponse…

Comme si c'était une question de nourriture.

– Non, je crèverai, mais je continue. C'est une grève pour des évidences, non ?

J'ai parlé trop fort, j'ai crié.

Je sors, traverse la rue. La grue continue son travail rythmique. A côté de ma maison, lentement, grandit un immeuble aussi cher que ceux du boulevard Saint-Michel. Dans la cour, un rayon de soleil fort et chaleureux me rattrape. Je m'assois sur le bord du trottoir, je lui donne le côté droit de mon visage, qui me faisait mal. Un baiser. Merci. Tout est passé. Comme les enfants qui pleurent quand ils sont tombés et se font mal. Il suffit d'embrasser l'endroit et ils rient.

Je me lève brusquement… Ah ! J'avais oublié, j'ai des vertiges. Le 15 septembre, je faisais 61 kg le matin ; aujourd'hui, le 19 septembre, je pèse 57,5 kg. Cinq jours plus tard… Ça va trop vite, d'après moi.

Hier, j'ai téléphoné à Serge. J'étais si contente d'entendre sa voix-caresse.

– Alors, tu n'es pas à Londres ?

– Tu vois que je suis ici – (comme si j'étais coupable qu'il soit à Paris).

– Parle-moi – je lui dis. C'est vrai, que je ne pourrai pas parler deux heures, comme j'aime le faire.

– Je n'ai pas envie. Je ne peux pas parler deux heures, Maria.

Pourquoi dit-il mon nom ? Pour montrer à quelqu'un avec lui que je le cherche tout le temps, que je ne le laisse pas en paix ? Sa voix n'est pas heureuse. Il a été à Birmingham.

– C'est terrifiant.

Mais ça ! Je le sais depuis 5 ans, depuis que les étudiants d'Oxford ont traduit "L'Etat de bonheur..." qu'ils avaient vu à Paris. Ils traduisaient et ils s'excusaient. Pour leur lâcheté d'avoir fait le faux calcul qu'en élisant Thatcher, ça irait si mal, que très vite, ils pourraient élire quelqu'un plus à gauche que les travaillistes. Les "petites" gens se sont accommodés. Maintenant, c'est la destruction du "pays ouvrier" – les ghettos d'Amérique en Angleterre. Je le lui dis.

– Bon, le tiers monde, tout, toi, tu sais tout.

– Oui, je vis avec les gens – je lui réponds.

Conversation vide de sentiments.

– Si j'ai des résultats, je te le dirai.

– Quels résultats ? – il n'a pas compris.

Brusquement sa voix est sincère, est juste :

– Pourquoi fais-tu la grève de la faim ?

Que c'est triste ! Il n'avait rien compris jusqu'à maintenant ? !

– Pour que les films passent à la télévision !

Il est très étonné. C'est toujours le même processus. Je lui parle, (explique). Sur le moment, il ne me croit pas. Beaucoup plus tard, des semaines entières (plus tard), il est d'accord. Qu'est-ce qu'il fait entre temps ? Vérifie-t-il si j'ai raison auprès des autres, ou cherche-t-il la logique ?

Après la fête de "L'Humanité", cette année, j'ai compris : ou la télévision sera différente, ou, même si tout le monde travaille, l'argent facile fera de la France, l'Amérique ; tueries, viols, bêtises, en cascades. Les ouvriers qui boivent comme il y a 15 ans, mais qui n'arrivent plus à dire leurs arguments pour te gagner à adhérer au Parti... Pourquoi est-ce clair pour moi, pas pour les autres ?

– Ils s'en foutent – dirait Domini.

Je n'ai pas de nouvelles d'elle.

Depuis que je suis partie de chez Maïté, le soir avant que je démarre la grève. Psychiquement, je l'ai certainement démarrée déjà le jeudi soir, et même un mois avant. Sur la dune. Maïté, chez elle, m'avait offert deux œufs au plat, avec des tomates. Brusquement, ni Domini ni elle, n'étaient pas d'accord avec la grève. Peut-être, c'est pour ça que je n'ai rien pu digérer.

Est-ce qu'elles sont plus qu'amies ? Si c'est le cas, c'est une manière si libre et si tranquille, dans les pauses de la vie de famille de Domini, que c'est presque un mode de vie nouvelle, une mutation des structures sociales, pour moi.

Je disais encore à Serge :

– Regarde. Jeudi, je marche sur les Champs Elysées. Et je vois à travers la vitre baissée d'une Mini Cooper, sur le siège du conducteur, une main qui dépose des coupures de 500 F., billet après billet... Et moi qui suis double, je fais le geste que je vois se perpétuer du matin au soir, à la télé, au cinéma. Ma main part vers les billets, je suis étonnée de son comportement. Et j'ai continué de monter le boulevard en me disant que si ma main osait ça, qu'est-ce qui resterait pour les autres ?

18 SEPTEMBRE 1989, lundi. J'essaie de tuer une mite à 20 heures le soir, pauvres laines!, avec un balai de concierge, que je ne me résous toujours pas à jeter, je l'ai trouvé ici, quand je sens que deux hommes me regardent à travers la fenêtre ouverte.

Coup de téléphone.

– Je suis le correspondant de "L'Humanité" du 11ème arrondissement. On voit la banderole depuis quelques jours. Quel âge avez-vous ?

– Ce n'est pas l'âge qui est important ! C'est que les films doivent passer à la télévision. Et que je n'ai pas beaucoup de kilos à perdre.

Il est vraiment un ouvrier en activité et ça se voit ! Pas comme les autres du quartier, des retraités !

Quelle différence entre les correspondants des autres journaux et lui ! En arrivant dans le couloir, il ouvre largement son portefeuille, avec au milieu, la carte de presse, barrée de larges traits rouges, et la garde longtemps au bout de sa main tendue : il y a peu de gens certainement qui le croient. Petit, brun, maigre, il est venu avec le grand, blond et gros Yougoslave, qui est dimanche matin sur le marché ; je passe par habitude toujours à côté de lui.

– Il faut faire quelque chose.

– Faites.

– Nous pourrons agir, nous sommes pour la culture – scande haché le petit brun.

Une conversation brouillée. Il a téléphoné déjà à l'Huma, pour demander s'il peut donner une information. Je comprends maintenant pourquoi il veut la dicter, si on la lui prend. Pour la même raison que ce petit Georges, au-dessus. Il ne connaît pas l'orthographe. Comme moi.

Cette nuit, j'écoutais (sur "France Culture") Roland Barthes dire que l'orthographe n'est qu'une invention des bourgeois pour garder le privilège sur la langue, donc le pouvoir. Sa voix de 1967 ne m'endormait pas... (En 1989, Barthes mort, la défense de l'orthographe est violente !). Et Serge qui me dit avec une voix d'enfant gâté :

– Oh, non ! On a tellement peu de choses à préserver telles quelles. Changer l'orthographe ! – je vois sa moue, même au téléphone – Non, je ne suis pas pour.

(Comme Pivot : il défend l'orthographe. Je ne sais pas quand il joue et quand il dit vrai.)

J'essaie de rassurer mes visiteurs.

– J'ai été à la fête de l'Huma, ((il y a 3 semaines)).

– Ah, j'ai déjà remarqué – apaisé dit le correspondant.

La vignette de la fête est sur ma table.

– J'ai vu Jack Ralite – et comme à Paris tout le monde raconte des balivernes, je précise – Je suis allée exprès au débat "Science-Culture", le samedi, à 17h00, pour le voir. Il a pris le texte et il m'a dit qu'il va me soutenir.

((C'est vrai : il l'a regardé, avant d'aller sur la scène et m'a dit : "Je vais le lire." Pour moi, cela voulait dire : "Je te soutiendrai."

A côté de lui, il y avait une femme, la même peut-être qui cet été, à Carcans, à l'Université d'été de la Communication, courait de groupe en groupe, en avertissant : "Jack Ralite va parler, il faut qu'il y ait du monde !"

Sur le moment, j'ai pensé : c'est vrai, ses "Etats Généraux de la Culture" font des "événements" à la manière de tout bruit médiatique trop fort, derrière lequel, comme derrière un panneau publicitaire à la campagne, on trouve un terrain vague. Aucune action concrète pour *une œuvre,* ou *un homme*. Les gens sont fatigués d'entendre des contestations "en général". Mais je suis persuadée qu'il sera le premier à me défendre, maintenant que cela lui donnera un prétexte à défendre *VRAIMENT* l'acte culturel ; j'ai 24 heures de films non diffusés, à aider par actes, non pas par des jolies intentions. Des films faits avec et pour son grand ami Antoine Vitez.))

Les deux me regardent. Puis, le gros sympathique, à l'accent serbe, m'appuie :

– Ah oui, je l'ai vu samedi. Il se promenait autour. Notre cellule était à côté de ce chapiteau. Mais petite…

(J'écoute, les oreilles dressées.)

– Il n'y a plus d'ouvriers dans le 11ème – dit le correspondant.

– C'est pour ça !?

– Oui. Nous n'avons plus d'argent pour faire un stand plus important, plus riche…

– Maintenant, il n'y aura plus que des hôtels. L'usine, ils l'ont cassée. Vous avez vu l'hôtel à côté de La Poste ? "Les Arcades" ?

(C'est d'une laideur absolue de nouveaux-riches, ça ne mérite même pas une photo.)

– Nous devons faire quelque chose pour vous. Nous ferons un panneau au marché, dimanche. Avec quelques critiques sur tes films.

– Nous pensons la même chose, vous et moi – je lui réponds.

Oui, de nouveau chaleur et séduction.

Ce soir, j'appelle Serge.

Nous sommes toujours le 18 septembre, lundi 1989.

– Tout le monde m'aime. Tous m'aiment.

Je l'appelle pour lui dire que l'on m'aime. Il y a une semaine, il me demandait :

– Maria, est-ce que tu te poses la question : m'aime-t-on ? Est-ce qu'on m'aime ? Est-ce qu'on voudra de moi, de mes films ? Comme moi, je me la pose… Est-ce qu'on veut de mes écrits, comme journaliste ? N'as-tu pas peur ?…

Tout se mélange pour moi. Mais ce ne sont pas les mêmes gens qui nous aiment, peut-être ? Et j'ai des grands doutes. De plus en plus… Quand Françoise Augé en 1982, m'écrivait : "Tu es plus proche de nous ("Positif"), non des "Cahiers"", je ne comprenais pas, je voulais lui prouver l'inverse.

Maintenant, sept ans plus tard, je comprends. Je vis tout à travers ma propre expérience.

Marinette, le 15 septembre, après avoir lu le texte sur la grève, n'a plus rien dit. ((J'avais peur qu'elle l'arrache de la porte d'entrée et le jette !))

Serge est comme une grande maison du vieux Paris, où tout est intéressant : il y a beaucoup d'air, des tableaux dépoussiérés qu'il chérit à tout moment, des pensées plus importantes que leurs auteurs, indispensables pour la survie, qui se promènent grâce à lui, vous caressent, rentrent en vous et provoquent les réponses nécessaires, dans le moment même où vous coulez. Au dernier moment une vérité première, simple et forte, qu'il dit, est la main tendue qui vous sort du tourbillon. Serge est la ville même, Paris, que je traverse depuis quelques années, toujours sur le point de la quitter. Parce qu'il ne s'approche, ni ne s'éloigne. Il reste. Et il faut beaucoup... Il faut de l'énergie pour deux, pour se parler.

Mais, il est là.

Moi, voyageur permanent, mais immobile, planté dans la ville, je traversais sa maison à portes ouvertes.

Elles sont fermées maintenant :

– Descends sur terre. On se verra après.

Des bruits me viennent par les fenêtres, que sont ses articles dans Libé... Que c'est peu, ces petites lueurs, par rapport à la maison éclairée. Peut-être que je ne suis pas à Paris, que je plane au-dessus...

Samedi, le 16 septembre, en traversant la cour, je l'ai vue : Marinette m'observe. Un regard bon et compréhensif. Jamais elle ne m'a regardée comme cela. Comme une mère qui dit : "Ma pauvre fille". Et comme une amie. Maintenant elle est grosse, elle a mal aux jambes. Un jour, j'ai osé : "Il faut maigrir." Elle n'a pas voulu m'entendre. "Je mangerai, je n'ai rien d'autre dans la vie." C'est ce que mon père disait à Sofia quand tout espoir de changement, même après l'arrivée de Gorbatchev, était perdu.

C'est le désespoir, qui rend les gens gros. S'ils avaient un but, annoncé ouvertement, ils auraient été minces. Pour pouvoir rêver. C'est dur de rêver gros et vieux. On est trop malade.

Silence absolu. Aujourd'hui, toute la journée, j'attends le coursier du fils de Badinter, en fait de Michel Toulouze.

Cette nuit, j'ai très mal dormi. C'est le seul qui a téléphoné, et pour une télévision qui n'en est pas une, une télé par câble, "Planète" ou quelque chose comme ça...

Aujourd'hui c'est lundi, 18 septembre. Silence. 100 lettres envoyées.

Page blanche pour tous les journaux et revues parisiens de "gauche" et du "centre", avec leurs rédacteurs en chefs et les journalistes concernés.

Page blanche pour tous les écrivains, philosophes, sociologues, etc...

Page blanche pour tous ceux qui sont là, à Paris, ici et maintenant.